

Menie Grégoire, journaliste de presse écrite



AD37 66 J 489

Menie Grégoire, journaliste de presse écrite

Si Menie Grégoire est célèbre pour ses émissions radiophoniques sur RTL, elle est moins connue pour son activité de journaliste de presse écrite.

Née le 15 août 1919 à Cholet, Marie Laurentin, qui adopte le prénom de Menie est la troisième d'une fratrie de cinq enfants. Après avoir obtenu son baccalauréat, et un certificat de lettres passé à Angers, elle s'installe à Paris en 1939 pour préparer une licence d'Histoire à la Sorbonne et d'Archéologie à l'Institut d'Art et d'Archéologie. Elle rédige deux mémoires, l'un sur le château du Puy du Fou et l'autre sur les principes du dessin dans l'écriture égyptienne.

En 1943, elle épouse Roger Grégoire, auditeur au Conseil d'Etat. En 1950, elle devient secrétaire général adjointe d'une association féminine : le CLAF (Comité de liaison des Associations féminines), fondé en 1946 et initialement destiné à établir des liens avec les femmes des pays alliés. A ce titre, elle est nommée expert au conseil national du travail féminin.

C'est pourtant à un sujet historique qu'elle consacre son premier article qui paraît en novembre 1948, dans « *La revue politique et parlementaire* ». Il est intitulé « *Une tentative Saint-Simonienne : l'Ecole d'Administration de 1848* ». En effet l'ENA fut d'abord créée le 9 mars 1848 par Hippolyte Carnot, alors ministre de l'Instruction publique, mais un vote de l'Assemblée nationale y mit fin le 9 août 1849. Ce n'est qu'en 1945 que l'ENA sera re-crée. Cet article est signé Menie Roger Grégoire, conformément à l'habitude qu'avaient à l'époque les femmes mariées d'ajouter au nom marital également le prénom de leur mari.

La presse féminine

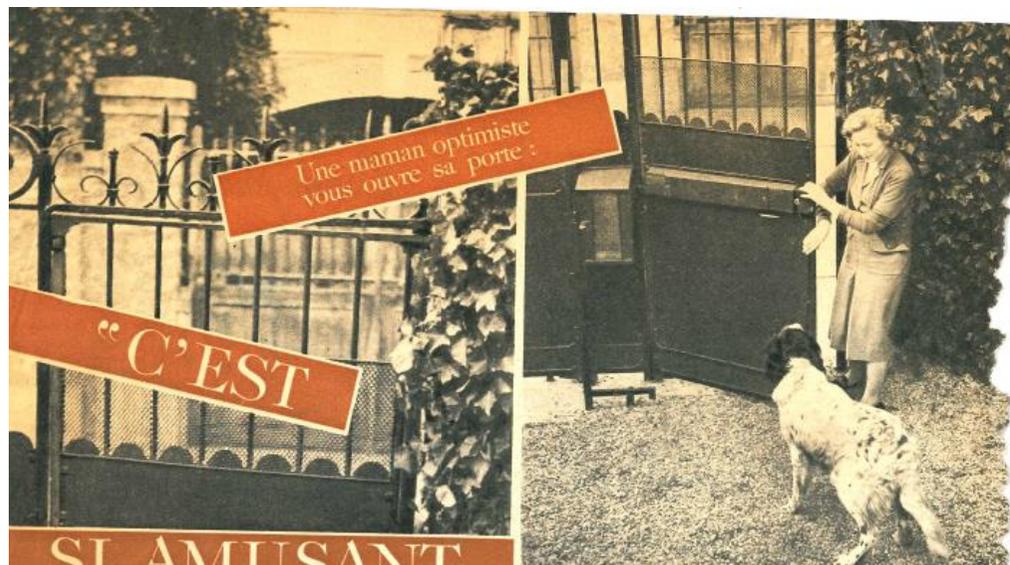
Son premier article dans la presse féminine paraît dans le journal *ELLE*, daté du 5 avril 1954, que Menie Grégoire, a précieusement conservé en l'annotant de sa main « *Mon 1^{er} article* ». Il s'intitule « *C'est si amusant d'avoir onze enfants* ». Il n'est pas signé, car Menie Grégoire utilise le style de la fausse interview et fait parler la mère de famille, alors que c'est elle qui écrit l'article.

De 1954 à 1961, elle rédige pour la revue « *La Maison française* » aussi bien des articles consacrés à l'architecture ou au mobilier, notamment sur les grands ébénistes au 18^{ème} siècle : Jacob et Riesener, les maisons d'architecte que des articles concernant la vie pratique, comme l'organisation des goûters d'enfants, la mode des coussins, les petits problèmes de la chambre d'amis, l'art d'accommoder les restes, l'invitation au pique-nique ou les dîners de fête.

Des commandes payées à la ligne, comme elle le souligna elle-même, dans sa biographie « *Telle que je suis* », paru en 1976. « *Les textes dans ce genre de magazines ne sont que l'accompagnement des images. On me commandait 40 ou 120 lignes. On mettait en pages et on m'en faisait couper 10 ici, 20 là. Rude école pour une chouanne qui ne démord pas de ce qu'elle veut dire.* »

ELLE. Avril 1954





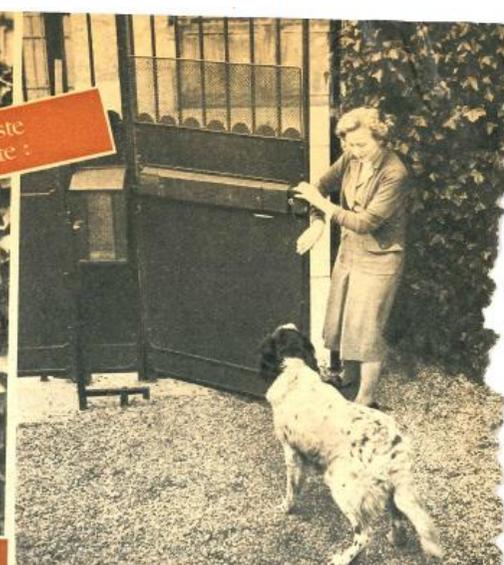
Une maman optimiste
vous ouvre sa porte :

"C'EST

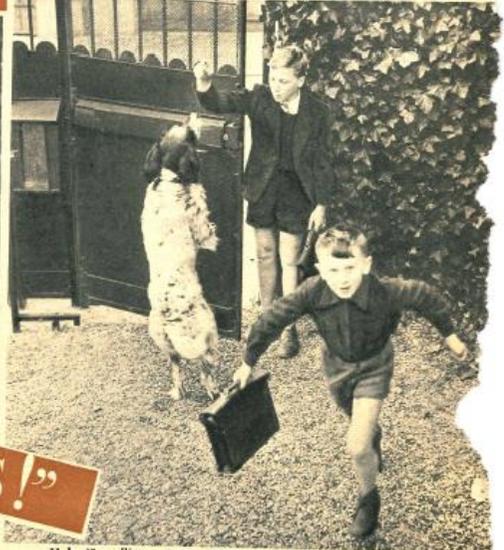
SI AMUSANT

D'AVOIR

ONZE ENFANTS!"



11 h. 30 : Hélène en rentrant a toujours une caresse pour Bisco.



11 h. 45 : Bisco guette impatiemment Etienne et Jean-Claude



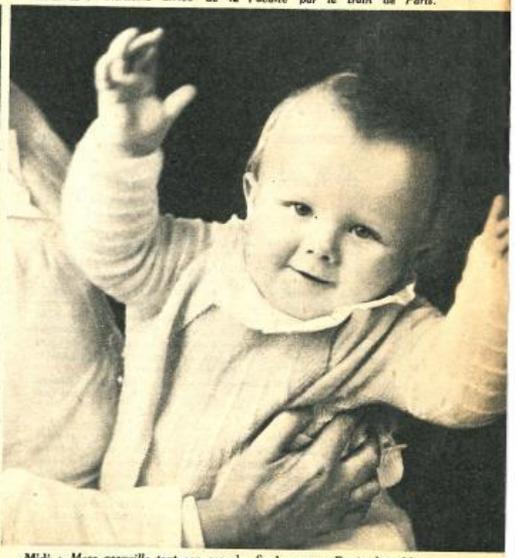
11 h. 40 : Françoise, Annick et Marianne rentrent de l'école.



11 h. 43 : Christine arrive de la Faculté par le train de Paris.



11 h. 50 :...puis Béatrice et Philippe qui viennent de leurs lycées.



Midi : Marc accueille tout son monde. Seul manque Denis, le soldat.

Vous allez connaître Mme B... : des yeux gais, un sourire tendre, des manières calmes et directes. Il lui faudra 2 minutes pour conquérir votre confiance et, comme disent les Américains « vous enrouler autour de son petit doigt ».

En 1939, les B... habitaient un calme appartement d'Auteuil, cinq pièces, bien assez grand pour que les quatre bébés, Denis, qui avait juste 5 ans, Hélène, Christine et le tout petit Philippe puissent vivre sans troubler le travail de leur père. Pendant la guerre, les B... firent de la place pour Etienne et Béatrice. Mais quand 1944 amena à la fois la libération et

la petite Marianne, ils durent se résoudre à un échange. C'est à Sceaux, dans un pavillon à deux étages, entouré d'un jardin, que sont venus les quatre derniers.

Elever tant d'enfants, avec le gain (moyen) de M. B... et environ 70.000 francs de la Caisse de compensation, c'est une tâche écrasante, une dure épreuve pour les nerfs les plus solides. Il faut tout l'amour et toute la tendresse de Mme B... pour la transformer en une passionnante aventure. Nous la laissons vous dire son secret. R.V.

(Voyez page suivante).

LA MAISON FRANÇAISE. L'invitation au pique-nique. (Entre 1954-1958)



Invitation au pique-nique

N°67

« Pique-nique » : mot d'origine incertaine, disent les dictionnaires, mot charmant, d'allures, gai, alerte, fantasme et pas du tout protocolaire ; il sent bon l'eau du ruisseau et le bouquet des fleurs, les premiers souvenirs d'enfance et ce couple de soleil de mai qui fait croire à la liberté. Tout le monde pourtant n'aime pas le pique-nique ; on lui reproche son inconfort, sa lourdeur de repas campagnard, son imprévu plus ou moins réussi, l'émervinement qui en résulte et l'oisiveté qui l'accompagne. Rien de tout cela, pourtant, ne lui est contraire si un pique-nique bien organisé doit éveiller tous ses sens et plaire aux plus réticents.

Avant :

1. Le pique-nique se joue de préférence en société. Ce n'est pas indifférent, mais c'est plus amusant. Qui fait l'excuse (le genre de nombre ? disent les grammaticiens) ? Des gens qui aiment se savoir se défendre. Des gens simples aussi : il ne s'agit forcément pas de jouer au bayou, mais on ne pique-nique pas avec des gants. Pas trop de monde si on ne veut pas faire de cette partie de plaisir un vrai travail d'organisation, et de préférence 3 ou 4 éléments familiaux, dont 2 au moins se connaissent, 10 à 20 personnes au maximum.
2. Le pique-nique ne s'improvise pas, il se prépare, mais pas trop tôt, car il faut être sûr du temps. On peut en lancer l'idée 2 ou 3 jours à l'avance en confirmant le veille au soir. Ne jamais jouer contre la chance : on ne pique-nique pas par la pluie ou le froid.
3. Le repas se prépare en collaboration. Deux formules possibles : chacun apporte son propre déjeuner complet. C'est simple, mais moins élégant et surtout moins amusant. On préfère ordinairement répartir entre soi les éléments du repas communs. Les occupations ne sont alors responsables de la réussite finale, comme de l'arrivée de 3 plats en entrée ! Qu'il s'agisse l'un de l'entrée et de la bousson, le second plat de résistance et le troisième du dessert, pain et café, cette répartition équilibrée à peu près la dépense et vous vous réservez le plus important qui est généralement le côté la part sans faille à l'invitation personnelle se trouve ainsi sans danger et restant un mystère de bon aloi.

Le côté idéal enfin trouvé et les valises un peu à l'écart, il est temps d'aller s'installer...

Pour ce pique-nique de 4 personnes, une simple valise remplie sur l'herbe (Pieds Murs) et une valise en cuir remplie de tous les ustensiles nécessaires ainsi qu'un compartiment réfrigérant, assurera le confort du repas. (Innovation : 35,000 fr. à l'occasion de la vente par Ford.)

1. Serviettes en papier écru, Maisons d'articles de sport, 4 fr. — 2. Boîte à beurre en aluminium, intérieur amovible en matière plastique, La Hütte, 180 fr. — 3. Gobelets en carton, 35 pièces d'articles de sport, 9 fr. — 4. Boîte à café en aluminium pouvant servir de égouttoir, La Hütte, 75 fr. — 5. Verres à café en aluminium pouvant servir de égouttoir, La Hütte, 45 fr. — 6. Salière-poivrière en matière souple, Incessable, La Hütte, 125 fr. — 7. Etui en cuir pour 3 gobelets, matière plastique, Incessable, 5,250 fr. — 8. Etui en cuir pour 2 cuillères, matière plastique, Incessable, 3,750 fr. — 9. Etui 3 cuillères matière plastique colorée élastique, La Hütte, 80 fr. — 10. Assiette matière plastique repliable en matière plastique, La Hütte, 610 fr. — 11. Réchauffeur au gaz à usage domestique, modèle élastique, Maison Continental, 3,500 fr. — 12. Poêle réchauffeur à gaz pour le café avec 3 portions de 50 tablettes de carburant solides, La Hütte, 300 fr. — 13. Grande boîte hermétique en aluminium avec trois compartiments en matière plastique, La Hütte, 2,540 fr. — 14. Sappé-thermos en acier, Innovation. — 15. Boîte isolée spéciale conservant le froid ou le chaud, 11 et 6 litres, Zilnag.





1. Mallette en cuir pour le café, deux couvercles, accessoires matière plastique. Le dessus se lève à l'intérieur du couvercle; troncature: 13.500 fr. — 2. Mallette en cuir pour 4 personnes spécialement conçue pour le voyage, tous les accessoires restent debout; intérieur matière plastique, tôle émaillée; 37.500 fr. — 3. Porter en cuir pour le gouter des enfants ou la bûche; 1 belle, 2 thermos et 4 tasses. Le tout en matière plastique, tôle émaillée; 3.500 fr. — 4. Fauteuil pliant en tôle et toile rouge de couleur, Hupond; 3.200 fr. — 5. Table en tôle d'acier émaillé (5.500 fr.) pouvant accueillir 4 sièges (parallèles); 1.875 fr., chaises: 1.075 fr.; avec une petite table dossier perforée munie d'éléments pour permettre d'y fixer les accessoires usuels (non garnie); 1.450 fr., La Halle, (Photographies Carquet.)

4. Le lion et l'heure du rendez-vous sont les deux plus graves handicaps: Si le lion n'est pas fixé d'avance, on perdra un précieux moment de temps et de bonne humeur. D'autre part, il y aura inévitablement des retardataires et le premier arrivé qui se trouvera seul en fera dans la cavalerie au moment où ses compagnons affolés rejoindront la clairière vide. Il est donc préférable de fixer le rendez-vous au départ et non à l'arrivée (on est alors muni d'un téléphone). Si l'on tient à faire toute séparément, que le rendez-vous soit un lieu précis et non isolé (pas de « marais », mais un village, une ferme). Un coup de téléphone général avant le départ et pas d'attente trop tardive, il faut toujours prévoir une demi-heure de plus que le temps du trajet normal.



Pendant :

1. Les voitures se sont rejointes dans un village, qui sera le refuge en cas d'urgence ou d'oubli grave; il faut choisir un emplacement: pas de bord de grand-route d'où l'on voit passer les voitures avec leur poussière et leurs odeurs; pas de bord d'étang avec moustiques et autres bestioles; pas de lieu éventé et jamais au plein soleil; pas de champ cultivé ou de pavé en fait. Un sol qui ne pique ni au hanches, un terrain sûr et un décor agréable. Confiez et agrément se trouvent réunis dans la multitude de campagnes de France pour qui sait ouvrir les yeux.

2. Comment s'installer? Tout est possible: les amateurs de naturalisme trouvent leur bonheur étendus sur l'herbe à se bercer de suavités contre le pontet et l'indole; il s'est d'ailleurs si bien et gradant de s'asseoir et de déballer à même le sol sur un caoutchouc ou une couverture, une nappe ou à prévoir en tout cas. Pour les amateurs de confort, il existe un équipement complet qui va du meuble portatif jusqu'aux plus petits ustensiles. Mais quelle que soient vos goûts, qui sont tous respectables, abandonnez de grâces vos infimes gamelles de fer blanc qui débordent ce qu'on y met, les cuillères d'étain hors d'usage et les quarts de soldats. Il faut choisir: ou l'on vit en sauvage et ça n'a pas besoin d'instruments, ou l'on vit en civilisés avec des instruments de civilisés. Entendez-vous d'avance sur la formule qui vous convient et faites le compte des ustensiles qui seront nécessaires.

3. Le repas: On a très faim en pique-nique. C'est donc un gros repas. Il comporte deux dangers: le premier est ordinairement l'abus du pain, de choses lourdes ou trop accommodées (viandes, œufs durs, charcuteries traditionnelles). Un repas de pique-nique peut être excellent, abondant et convenir aux estomacs les plus délicats: il suffit d'équilibrer les viandes, les salades et les fruits. Le second danger vient d'une mauvaise discrimination entre ce qui est ou non « mets de pique-nique ». Tout n'y est pas agréable et facile à manger. C'est un repas froid, on ne mangera donc que des plats « volontairement » froids: rôtis, crudités, vinaigrettes, fromages, fruits et légumes; des entremets pour ceux qui ont le matériel nécessaire. En aucun cas, ni sauces, ni crèmes liquides, ni crêpes, rien qui demande un épluchage, une préparation compliquée, saisissez les mains ou empoignez une assiette.

Chacun sert son plat, l'échaume déposé s'acquiesce activement de sa tache et les enfants forment un cercle à part. On peut prendre son temps, c'est le meilleur moment du pique-nique.

Après :

1. Faut-il le répéter? Le lieu d'un pique-nique ne doit pas être désolé comme par un passage de romaniades; ni corues d'ours, ni papilles gras. On doit bien être à une nature qui vous reçoit avec tant d'égards... et qui d'ailleurs appartient toujours à quelqu'un.

2. Que faire après déjeuner? C'est le moment où certains s'ennuient, soit qu'ils sentent trop bien mangé, soit que les jets de la conversation leur paraissent insuffisants. Il y a pour eux la possibilité aux alentours mais aussi le ballon ou tous les jeux qui leur sont chers et que vous aurez pensé à transporter. Personne ne se moquera de vous, bien au contraire: il est si bon de prendre de l'exercice, si bon de relever un peu enfant! C'est le vous secret de chacun, on vous saura gré d'y aider.

Enfin ne sentez pas trop tard, le grand air monte à la tête comme le jumeau recouvert et le parfum du printemps. Vous vous coucherez de bonne heure, vous dormirez merveilleusement et votre matin sera semblable meilleur parce que vous l'aurez euhé tout un jour.

1. Si vous préférez dresser le couvert sur une table, celle-ci en tôle, extra-plat et légère, se monte très rapidement. Les deux plateaux en bois se fixent sur le dessous. Pour le transport, ils se superposent et se plient à l'intérieur des manivelles repliées. Encombrement fermé 85 x 46 x 10 cm., Maison Comptoir: 4.950 fr.

2. Comme ce fauteuil pneumatique assise confortable! Il tient à peine de place, un système spécial permet de le gonfler en 3 fois et sans fatigue et, si vous capotez au grand repos, vous pouvez aisément le transporter enroulé, par simple réglage des courroies télescopiques. La Halle: 5.800 fr.

3. N'oubliez pas votre chien, lui aussi est amateur de pique-nique et ce petit panier renferme tout ce qu'il lui faut pour une journée: une assiette et une bûche en matière plastique, une bouteille et un verre... un repas et une bûche en un instant! Intermédiaire: 2.500 fr. (PA. Kocquet.)

La revue *Esprit*

A partir de 1955, Menie Grégoire propose ses articles sur la condition féminine à la revue *Esprit*, qui se consacre à décrypter les évolutions de la politique, de la société et de culture, en France et dans le monde. Dans sa biographie « Telle que je suis », elle relate sa participation aux réunions : « *Quand j'y suis arrivée, très intimidée, j'ai découvert un monde exclusivement masculin. Jamais, je n'ai eu à ce point cette sensation d'être « incongrue », parce que « femme ». A deux ou trois exceptions près, on sentait bien que la culture et les convictions religieuses de ces hommes leur interdisaient de faire aux femmes la moindre place. J'ouvrais la bouche, après de longues attentes, la main levée pendant un quart d'heure. Je parlais, net, serré, et tout ricochait. C'était comme si je n'avais rien dit. On enchaînait. Mais je tenais bon, il me semblait que si une femme arrivait à se faire entendre dans ce milieu-là, elle ébranlerait un bastion capital de ce microcosme. Le simple fait d'exprimer un mode de pensée féminin, d'orienter le débat, sur un problème féminin représentait une conquête de première grandeur. »*

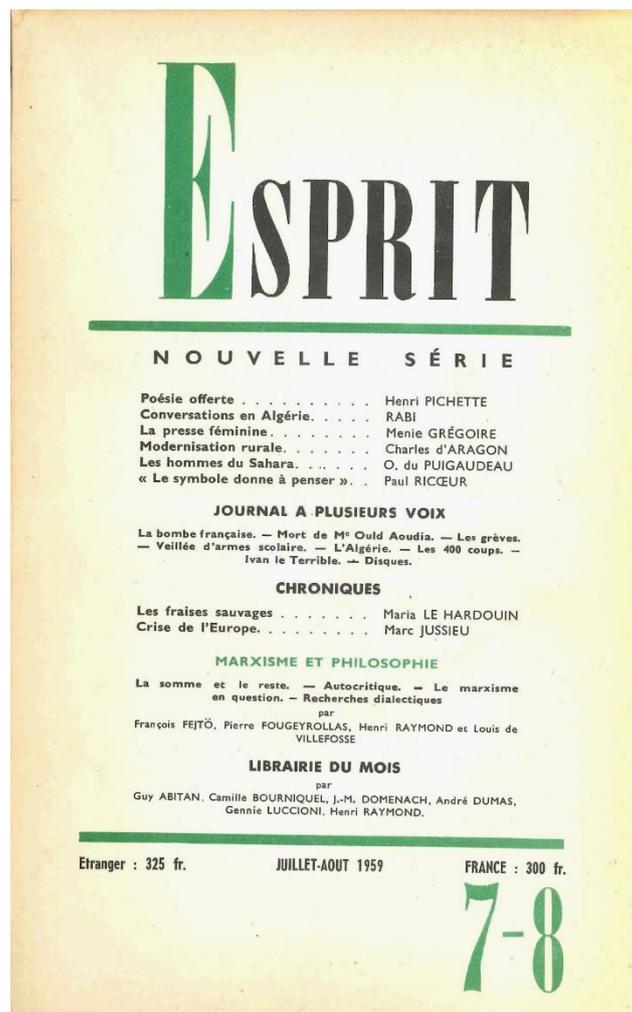
En 1958, elle convainc Jean-Marie Domenach, directeur de la revue *Esprit*, de consacrer un numéro spécial au travail des femmes qu'elle intitule « **La femme au travail, mythe et réalités** ». Si Menie Grégoire l'a conçu en rédigeant l'essentiel et en choisissant les auteurs, son nom n'apparaît pas. Mais comme elle le souligne « *C'est en travaillant à ce numéro spécial que j'ai trouvé mes vraies positions. J'étais résolue à construire un féminisme français, qui ne soit ni une revanche sur l'homme, ni une rivalité, ou une identité avec l'autre sexe mais l'expression d'une véritable égalité, sinon la reconnaissance de certaines supériorités. Le droit d'être soi-même sans être comparée* ».

En juillet 1959, elle partage le sommaire avec Paul Ricoeur et rédige un article de synthèse intitulé « **la presse féminine, la femme et l'amour** », où elle analyse les différents thèmes présentés aux femmes dans les magazines.

En novembre 1959, c'est à une femme de lettres italienne, Alba de Cespedes (1911-1997) qu'elle consacre une chronique intitulée « **Alba de Cespedes ou le mal d'être femme** ». Celle-ci avait publié en 1938, son premier roman *Nessuno torna indietro* (version française : *Nul ne revient sur ses pas*). Le personnage féminin du livre, décrit comme une femme intelligente et autonome, contraste certainement avec l'image idéalisée de la femme soumise et féconde proposée par le régime fasciste. Le livre est un succès malgré ces difficultés, car il parvient à sortir des frontières de l'Italie pour devenir un livre à succès international.

En avril 1961, dans une chronique intitulée « **Mariage et régimes matrimoniaux** », c'est à l'aspect juridique du mariage qu'elle s'intéresse après les réformes adoptées par le Sénat et l'Assemblée nationale en 1959-1960. En janvier 1962, « **Notes scandinaves** » évoque sa vision de la société à l'occasion d'un voyage en Suède et au Danemark organisé pour le trentième anniversaire du Club des femmes chefs d'entreprises.

En avril 1964, c'est à un autre combat qu'elle s'attaque dans l'article intitulé « **Le camp de Noisy-le-Grand** », celui du mal-logement et de la misère. Elle conclue par ces mots : « *De plus en plus, il semble que les bidonvilles et les zones d'exclusion porteront seuls le poids de la pauvreté dans un monde qui s'embourgeoise. Il faut y prendre garde : le mal grossit, se multiplie autour des grands centres ; dans les années à venir, les villes de moyenne importance risquent de ne pas savoir, elles non plus, assimiler l'afflux de faibles, d'étrangers, de ruraux, qui ne trouveront pas de place offerte.* »



Revue **ESPRIT**. Juillet 1959
Article de Menie Grégoire sur la presse féminine

La page féminine du journal « *Le Monde* »

Avant de publier quelques articles, Menie Grégoire dans un courrier adressé à Bernard Lauzanne, directeur de la Rédaction du *Monde* définit ce que pourrait être la page féminine bimensuelle du *Monde* : « *Des informations sur les domaines qui intéressent aujourd'hui les femmes : le travail féminin, les problèmes de la vie quotidienne, l'éducation et l'enseignement, l'habitat, l'adaptation de l'assistance sociale aux besoins actuels, les questions psychologiques, juridiques, médicales.* »

Quelques courts articles sont publiés :

En 1964, le 7 août : « *Puissance paternelle et puissance parentale* », en accord avec la proposition de l'Union des Femmes françaises, de ne pas restreindre au père l'exercice de l'autorité sur les enfants. Le 24 septembre : « *90 jeunes filles à la recherche de leur avenir* ». Le 19 novembre : « *A propos de deux romans féminins : le Rêve d'André Martinerie et le Remords d'Alba de Cespedes* ».

En 1966, le 10 février « *la Veuve et l'orphelin* », à propos d'une proposition de loi créant une allocation en faveur des orphelins.

L'article se réduit à une rubrique intitulé *Libres Opinions* :

Le 20 février 1969 : « *L'enfant-objet* », suite à l'assassinat des enfants Fourquet, le 17 février 1969, à Cestas, tués par leur père divorcé.

Le 31 janvier 1971 : « *Les femmes et les élections municipales* ». Menie Grégoire rappelle les chiffres de l'enquête qu'elle a menée. En 1965, on dénombrait 11 000 élues dans les conseils municipaux. Parmi les 553 femmes maires et maires-adjointes, 253 appartiennent à la catégorie des femmes « sans profession », 309 dans la catégorie des femmes « actives » dont 97 dites « propriétaires », celle des châteaux reconvertis en exploitation, 57 enseignantes, 26 commerçantes, 18 dans le secteur médico-social, 18 fonctionnaires, 19 employées. Elle conclue par cette phrase : « *Et on se demande où sont les femmes qui ont du temps, de l'argent, de l'aide domestique et des diplômes ?* »

ANT ET LA MAISON

Quatre-vingt-dix jeunes filles à la recherche de leur avenir

Le commissariat général au Plan vient de réunir pendant une semaine quatre-vingt-dix écolières de l'enseignement du second degré, représentant les quatre-vingt-dix départements, pour mieux faire connaître aux femmes de demain une économie à laquelle elles ne sont déjà pas étrangères. Accueillies par M. Fouchet, reçues par le premier ministre, mitraillées par les photographes, elles ont été promenes en voyage d'études à travers la France. On leur a présenté des exploitations agricoles renouées ; de grandes industries : usines Renault et Kodak, soieries et verreries lyonnaises, fabrique d'hélicoptères de Sud-Aviation ; le Centre d'études nucléaires de Cadarache, l'Aéroport de Paris, la société Publicis ; les grands magasins du Printemps et — seule concession à leur sexe, — l'insti-

tut féminin de la Cadenelle à Marseille.

Assurées et pourtant modestes, elles ont suivi leurs guides avec intérêt et compétence, et leur ont offert un bel exemple de la précoce maturité des filles. Mais devant l'avenir qu'on leur promet elles ont fait part, sans ambages, de leurs réflexions.

On leur en a donné l'occasion, la veille de leur départ, en leur présentant quelques femmes des deux générations précédentes dont l'œuvre ou la réussite exceptionnelle avait contribué à modifier la condition féminine (1). Et une discussion de plusieurs heures s'est engagée dont les auditeurs ne sont pas près d'oublier les leçons.

La génération de la « révolution féministe » a beaucoup plu à ces jeunes filles, mais les problèmes de libération qu'elle a évoqués leur

ont semblé totalement dépassés. A ces mots : « Ne misez pas tout sur le mariage », elles ont eu des sourires qui en disaient long. Il n'y a plus ni rivalité ni complexés. Bientôt nous aurons oublié.

La génération qui s'est dite « le produit » ou « le résultat » de la précédente n'a recueilli qu'un intérêt poli en contant ses difficultés et sa lassitude devant l'énorme effort fourni pour réussir et pour créer un nouvel esprit. Là aussi la page est tournée. Le travail est fait.

Le travail et le métier de femme

Leur tour venu, ces jeunes filles ont exposé avec ensemble un tout autre problème, qui sera très exactement le leur : « Comment une génération de femmes qui serait toutes normalement au travail fera-t-elle pour élever ses enfants ? ». A la question : « Les mettez-vous à la crèche ? », elles n'ont eu qu'un cri de refus. Et la phrase : « Une femme qui n'est pas capable de sacrifier trois ans de ses ambitions pour élever son enfant a tort », a fait éclater des applaudissements élo-

quents. Et pourtant... Non seulement on les sollicite, et tout les pousse, les tire, les aiguillonne vers un travail d'homme sans aménagements ni pauses, mais elles n'ont aujourd'hui que leur métier en tête, et il leur est impossible de concevoir leur vie sans lui : la majorité « entrera dans l'enseignement », et le reste « dans des carrières économiques ». Et pourtant... Rien n'est prévu pour leur faciliter une double tâche, les décharger, les reprendre si elles s'arrêtent. Nul n'a pu leur cacher la grande misère de notre assistance maternelle, ni l'inconfort de nos mœurs quotidiennes, ni la mauvaise adaptation de nos structures, ni la disparition des grand-mères oisives et de toutes ces abeilles nourricières qui, dans notre société humaine, servaient encore récemment les reines. Alors, en effet, comment feront-elles ?

Ces honnêtes petites écolières de qui l'on attend qu'elles chérissent de grandes ambitions masculines, et qui le font volontiers, ont posé avec des yeux candides la question majeure à laquelle il faudra bien répondre un jour : qui remplira le rôle maternel des femmes pendant les dix ou quinze ans de chaque vie où il faudra bien que les femmes soient femmes ?

Dans l'état actuel de notre société, il fallait que cette question fût posée. Elle l'a été, et magistralement.

MENIE GREGOIRE.

CHAUFFAGE AU MAZOUT ET A AIR PULSÉ

La construction d'appareils de chauffage domestique utilisant le mazout comme combustible est relativement récente. Et pourtant on dénombre déjà en France un million trois cent mille poêles et trois cent trente mille cuisinières à mazout en service. L'excellente qualité du matériel français est garantie par l'estampille M.F. Mazout, attribuée par l'A.F.N.O.R. après des essais très rigoureux.

Le rôle du brûleur, dans le chauffage au mazout, est primordial. Il transforme le combustible, aspiré à la cuve, en un fin brouillard qui s'enflamme au contact de l'étincelle électrique produite par un transformateur. Le brûleur est donc le véritable « cœur » de tout appareil de chauffage au mazout.

Les brûleurs pour chaudières domestiques ont des perfectionnements propres à chaque fabricant. Ainsi les chaudières Airflam (1) sont équipées d'un carburateur à double flotteur, pour éviter les débordements de mazout. Le brûleur à gazéification intégrale de la chaudière Idéaclim (2) comporte un tuyau d'allumage direct éliminant l'emploi d'alcool ou autre palliatif. Sur les brûleurs Francia (3) un dispositif spécial ferme automatiquement les volets d'aspiration d'air lorsque l'appareil s'arrête. La chaudière garde ainsi plus longtemps sa

température, économisant le combustible. Enfin, signalons un petit brûleur à mazout qui s'adapte sur n'importe quelle chaudière à charbon. Il suffit de démonter les grilles du foyer pour installer le brûleur (Clerget-Mazout) (4).

Quelques nouveautés en ce qui concerne les poêles individuels. Dans une gamme de modèles convenant jusqu'au chauffage de 720 mètres cubes, un poêle équipé d'un brûleur qui sort entièrement de l'appareil pour se nettoyer hors de la pièce (Supra-Oranier) (5). Montés sur pieds réglables, deux nouveaux poêles à hublot apportent l'agrément d'un feu visible (Arthur Martin) (6).

Un réseau de gaines

La technique de chauffage à air pulsé est nouvelle en France, mais elle a fait ses preuves depuis vingt ans aux Etats-Unis. Le chauffage par air pulsé consiste à amener l'air ambiant des différentes pièces, à l'aide de gaines, vers un générateur qui filtre l'air, l'humidifie et le réchauffe. Cet air chaud est renvoyé par un autre réseau de gaines dans les pièces de la maison (7). Ces gaines sont en tôle mince et soigneusement isolées. Elles peuvent se poser soit lors de la construction, soit dans des locaux existants. Il faut alors prévoir la réfection des peintures pour camoufler le passage des gaines. Les bouches d'air chaud sont généralement installées sous les fenêtres ou au ras des portes, afin de créer un véritable rideau de chaleur qui montera dans toute la pièce. L'air refroidi sera repris à proximité du plafond.

Le coût d'installation du chauffage par air pulsé ne représente guère qu'un supplément de 20 % environ par rapport à une installation classique avec radiateurs à circulation d'eau. Ses avantages ne sont pas

BLOC-NOTES

POUR LA MAISON

* UNE NOUVELLE ESSOREUSE A LINGE ELECTRIQUE d'une capacité de 1,200 kilo de linge sec. La vidange se fait directement dans l'évier par gravité (Moulinex).

* UN NOUVEAU SUPPORT DE RIDEAUX DE DOUCHE qui se replie totalement contre le mur, permettant d'installer une douche dans un emplacement restreint. Déplié, le support forme une cabine de 70 x 78

Une véritable volée de courrier reçue au journal *Elle* (1967-1968)

Enfin traitées en adultes, tel est le titre choc que Menie Grégoire donne à un article, consacré à la contraception, publié le 12 janvier 1967, suite à la diffusion d'une émission de télévision sur ce thème, le 20 décembre 1966.

« A l'heure où les enfants dorment et les parents s'éveillent, il s'est passé un grand événement. Dans tous les immeubles, dans tous les grands ensembles, dans les villages, les fermes, les cafés, les « routiers », partout où il y a une télévision, quelque chose a fait irruption qui n'avait jamais eu le droit d'entrer : pendant une heure et demie, on a parlé de « contraception », c'est-à-dire de l'amour physique et de ses suites. On a parlé gravement, simplement. Exactement comme si nous n'étions pas en France, comme si la loi de 1920 était abolie et comme si tous ces gens qui expliquaient n'étaient pas passibles de prison. Comme si en somme, nous n'étions plus des enfants devant qui on fait « chut » quand on aborde les questions sérieuses...[...]

Après qu'on eut dit tout cela pendant une heure et demie, des millions de gens se sont sentis soulagés d'un grand poids de mensonges. Les uns étaient pour, les autres encore contre : mais une vague de santé, de vérité avait passé sur la France. Des hommes et des femmes isolées, qui n'avaient jamais eu le moyen de parler et d'entendre ont fait « ouf » ! On s'en souviendra, car maintenant que c'est dit, il faut agir.

D'autres articles suivront en 1967 : le 2 mars, « un article-révélation : la vie avant la naissance »
Le 9 mars, « Menie Grégoire devant les problèmes que les femmes n'osent pas regarder en face. Une femme sur deux ne connaît pas l'amour. ». Le 8 juin, « Menie Grégoire revient sur le problème qui détruit le bonheur des couples. Deux hommes sur trois sont déçus par l'amour et ils accusent leur femme. » Ces articles entraînent de nombreuses réactions de la part des lectrices. Menie Grégoire y répond dans un article du 22 juin intitulé « Vous femmes sans amour, écoutez..., Au début, ce n'est qu'une lettre : une femme mariée depuis 10 ans mais qui n'a jamais connu l'amour, écrit à Menie Grégoire. Nous publions sa lettre. Alors, c'est une véritable volée de courrier. Des femmes aussi bien que des hommes écrivent : confessions déchirantes, cris de sincérité qui sont aussi des cris de révolte. Nous savons maintenant qu'il faut poursuivre le dialogue : car à la source du mal, entre les hommes et les femmes, il y a seulement un malentendu. Et l'ignorance. ». D'autres articles se succèdent en 1968 : le 5 août, « Etes-vous vraiment une femme du XXème siècle ? » ; le 12 août, « Le grand secret des couples qui réussissent » ; le 19 août, « Ceux qui s'aiment toute une vie » ; le 26 août, « Les femmes de l'île rouge, A Madagascar, elles réussissent la révolution douce. »

Une émission TV a parlé franchement de la contraception. Menie Grégoire y était et vous raconte.

Événement : une émission TV a parlé franchement de la

ELLE
12 JANVIER 67

Contraception
Janv. 67

ENFIN TRAITÉES EN ADULTES

par
Menie
Grégoire



Le 20 décembre 1966, à 22 heures, à l'heure où les enfants dorment et où les parents s'éveillent, il s'est passé en France un grand événement.

Dans tous les immeubles, dans tous les grands ensembles, dans les villages, les fermes, les cafés, les « routiers », partout où il y a une télévision, quelque chose a fait irruption qui n'avait jamais eu le droit d'entrer : pendant une heure et demie, on a parlé de « contraception », c'est-à-dire de l'amour physique et de ses suites. On a parlé gravement. Simplement. Exactement comme si nous n'étions pas en France, comme si la loi de 1920 était abolie, et comme si tous ces gens qui expliquaient n'étaient pas passibles de la prison. Comme si, en somme, nous n'étions plus des enfants devant qui on fait « chut » quand on aborde les questions sérieuses. On a dit beaucoup de choses.

On a d'abord, avec audace, dit que les femmes faisaient les enfants et qu'elles pouvaient ne pas en faire. Un professeur en blouse blanche a expliqué patiemment les moyens de ne pas en avoir : ceux que tout le monde connaît, ceux qu'on croit connaître, et d'autres encore, depuis les trucs de bonne femme jusqu'aux dernières découvertes scientifiques. Il les a classés dans un tableau bien explicite : « Très, peu, ou pas efficaces — discrets ou déplaisants — avec ou sans conséquences sur le plan psychologique — à la portée de l'homme, de la femme ou des deux. » Maintenant, nul ne peut plus se débattre devant le problème, empêtré dans son ignorance. On a vu et entendu. Cela, déjà, est considérable. On a dit où en était la recherche, chez nous, mais aussi dans d'autres pays, depuis plus de cent ans. Et que le contrôle n'était pas neuf, puisque nos grands-parents avaient consciemment dépeuplé la France avec leurs moyens à eux. Et cela aussi était important, parce que les murs qui emprisonnent notre cervelle ont brusquement reculé : les tabous se sont envolés. Tout le monde s'est trouvé à l'aise, aussi détendu devant l'écran, que dessus. On a pu dire alors beaucoup plus. Par exemple, que l'avortement, ça existe. A votre porte, sinon chez vous. Que ça existe parce qu'on ne fait rien pour prévenir ce mal. Et même si un mathématicien qui n'a compté que ce qu'il voyait nous a déclaré que ce n'était qu'une paille, tous les autres étaient bien d'accord pour avouer que c'était partout, que c'était horrible, et totalement rétrograde à une époque qui se dit consciente et scientifique.

On a dit aussi — peut-être pas exprès, mais ce n'est que plus intéressant — que ce qui nous prend à la gorge n'est pas l'excès d'enfants. Car nous n'en avons pas trop, du moins pas en France ! Ce qui nous prend à la gorge, c'est autre chose : nous avons besoin d'être traités comme des personnes, des adultes conscients et responsables. Actifs et non passifs devant la reproduction. Les femmes comme les hommes.

Et pourquoi ? D'abord à cause des enfants. Ils ont

Amour et vie de couple dans le journal *Marie-Claire* (1968-1971)

C'est au thème de la jalousie que Menie Grégoire consacre son premier article en septembre 1968 : « *Pourquoi commencer un article sur le couple par la jalousie ? parce qu'il faut faire place nette ; exactement comme il faut balayer la maison avant de l'installer.* ».

En novembre 1968, elle traite des mères abusives notamment des relations difficiles pour les femmes mariées avec leur belle-mère.

En décembre 1968 : « *Ces femmes qui sont pères Noël toute l'année* » illustre le bénévolat.

En 1969, se succèdent les différentes thématiques liées à l'amour :

Le plaisir (janvier 1969) ; l'accouchement sans douleur (fév.1969) ; l'amour (mars 1969) ; la virginité (avril 1969) ; les femmes mariées (mai 1969) ; les jeunes couples (juin 1969) ; l'adultère (juillet 1969).

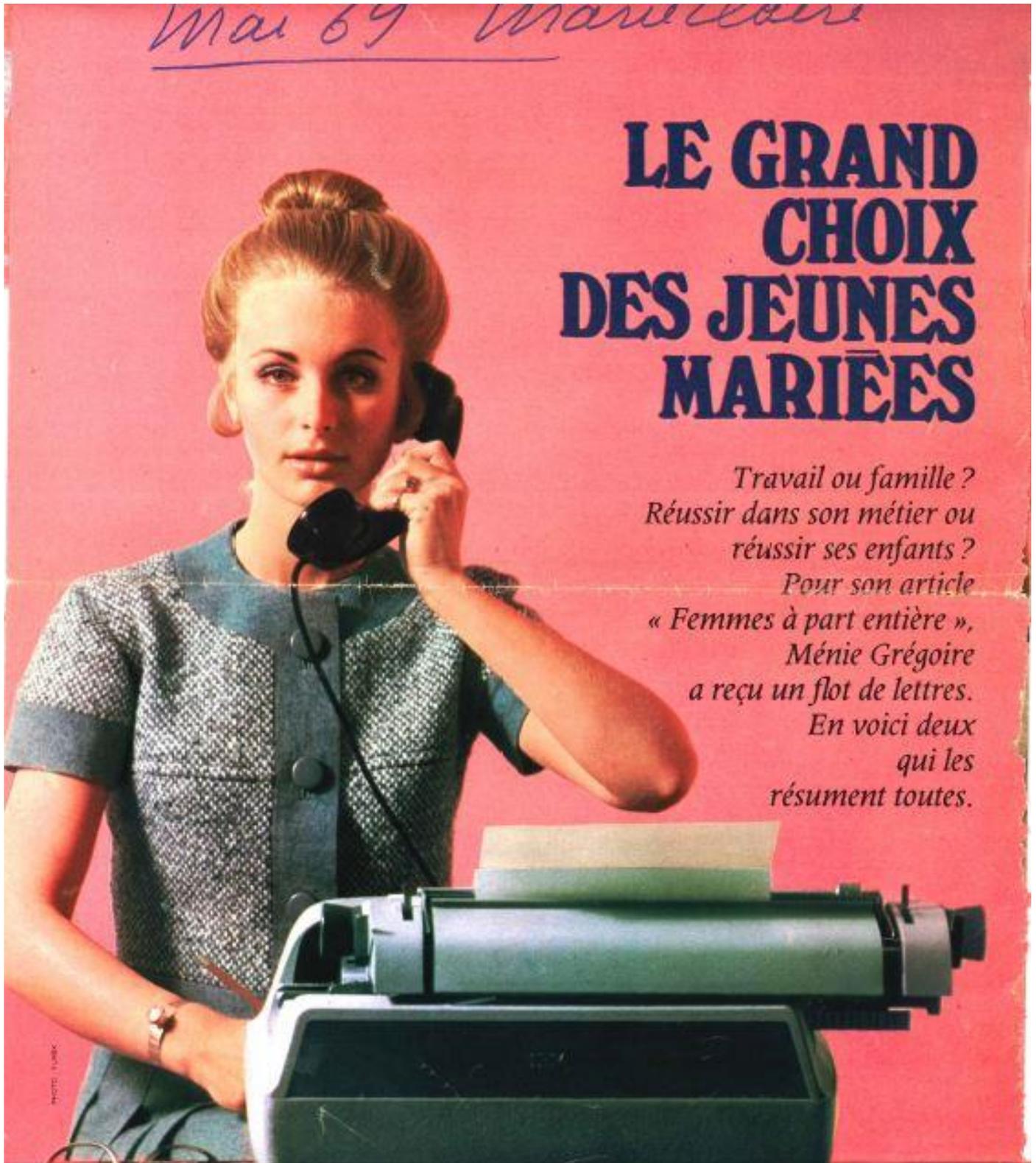
Les articles en 1970 concernent plus la condition féminine :

Si les femmes refaisaient le monde (juillet 1970) ; il n'y a plus de provinciales (oct. 1970) ; Ce que je lis dans les bijoux d'une femme (déc. 1970).

« *Ah, si les médecins comprenaient les femmes* », interpelle-t-elle en janvier 1971. En mars 1971, Menie Grégoire choisit des extraits de son livre *Les cris de la vie* qui vient de paraître pour livrer différents témoignages, suivis en mai 1971 d'un article sur « *L'amour aujourd'hui* » ;

Elle se fait plus virulente en juin 1971 à l'occasion de la réforme du code civil dans une lettre ouverte au ministre de la justice : « *Le projet de vos juristes signe le refus de trois réformes qui s'imposent aujourd'hui : accepter vraiment la contraception, réformer les lois du divorce, légaliser l'avortement thérapeutique. Et c'est pourquoi avec tout le respect que je vous dois, je récusé la forme actuelle de votre projet, au nom de ceux dont je témoigne. Je le récusé au nom de la vie, telle qu'elle est vécue et pas telle qu'on l'imagine sur les tables de la loi.* »

MARIE-CLAIRE. Mai 1969



Parallèlement aux articles parus dans la presse féminine, Menie Grégoire participe à la revue : **La Nef**, [Nouvelle Equipe française], à parution trimestrielle et dirigée par Lucie Faure.

Dans le numéro thématique, « l'homme de quarante ans », paru en mai 1968, elle publie un article intitulé « *C'est donc cela un homme ...* » et dans celui de février 1972, consacré aux couples, un article intitulé « *La femme et l'amant* ».

LA NEF. L'HOMME DE QUARANTE ANS. Mai-août 1968



Début

et fin du texte

« C'est donc ça,
un homme... »

Ménie Grégoire

QUI m'eût dit, il y a vingt ans, qu'on me demanderait, à moi, de parler de ce dieu ? Ce roi de l'univers, ce maître, celui devant qui tout, alors, fléchissait..., omniscient, omnipotent et à qui ne manquait (car on ne connaissait pas Freud) que d'être trinitaire.

Et qui m'eût dit encore que j'en parlerais sans révérence, sans cet amour « craintif » qui est le commencement de la sagesse ? Ni prosternée, ni vestale, ni même aveugle : complice et charitable.

Homme de 40 ans, est-ce comme ça qu'on t'avait rêvé vingt ans plus tôt ? Qu'on nous a fait rêver de toi surtout, dans les romans, dans les stupides leçons d'innocentes grand-mères et dans les livres de morale ? Sûrement pas.

Tu n'as ni l'armure du chevalier Bayard, ni le panache blanc d'Henri IV, ni l'épée de Thierry la Fronde, ni l'œil unique de Dieu le père qui voyait jusque dans la tombe. Pendant vingt ans, on a souhaité, on a cherché ces attributs. On ne les a pas trouvés. Tu n'es semblable à rien de ce qu'on nous avait dit. Tu es la surprise de notre vie. Tu es un roc bâti sur les sables mouvants d'une enfance, un piéton courageux qui ne va nulle part sur l'énorme globe qui tourne, un ami qui nous ressemble et qui nous fait la grâce de cacher ses misères. C'est mieux. C'est sûrement mieux.

Homme de 40 ans, on voudrait que tu ne nous quittes pas. Tel que tu es ; pas autrement. On voudrait que tu vives toujours, avec toujours 40 ans, et puis qu'on parte ensemble, plus tard, beaucoup plus tard, et la main dans la main.

Ménie GRÉGOIRE.

Bonheur et Solitude au journal *Le Parisien libéré* (1970-1971)

En même temps qu'elle assure ses émissions de radio sur RTL, Menie Grégoire consacre plusieurs articles sur une même thématique : « *Par où passe le chemin du bonheur* », en avril 1970, et sur la solitude en janvier 1971 : « *L'enquête qui peut changer votre vie. Tous ensemble avec Menie Grégoire. Brisons les barreaux de la solitude* ».

Le 26 janvier 1971, Menie Grégoire interpelle le lecteur comme elle le fait à la radio :

« La vraie solitude, c'est de se sentir seul près des autres. Si je le sais, c'est parce qu'on me l'écrit et qu'on me le dit tous les jours depuis 3 ans. Ceux qui se plaignent le plus de solitude, ce ne sont pas les vieux des campagnes mais ceux que leurs voisins ou leurs familles ne regardent même plus et ne voient pas. ...Et cela menace de s'aggraver parce que cela fait vraiment partie de notre époque. Il est temps d'en parler, de réclamer, de changer quelque chose autour de nous et peut-être de se changer soi-même pour commencer. Comment ? C'est ce qu'on va voir ensemble. Ecrivez-nous, vous qui en souffrez et surtout vous qui avez su échapper à ce monstre.

Nous publierons votre histoire, je commenterai tout ce qui peut donner des idées, un espoir.

Bref, nous commençons une grande campagne pour rendre notre monde, plus humain.

Ecoutez Menie Grégoire, chaque jour sur RTL, écrivez-lui au *Parisien libéré*. Rubrique Solitude. »

Suite à cet appel, 4 articles paraissent les 27, 28, 29 janvier et le 2 février et de nombreuses lettres sont envoyées à Menie Grégoire.

Des appels à l'aide : « *Quels sont les moyens pour se rencontrer à l'heure actuelle ? Si on n'a pas été étudiant dans une université mixte ou un club ? A 22 ans, doit-on se considérer comme un vieux garçon, une épave et végéter dans la société actuelle ?* ».

Mais aussi, des témoignages d'espoir : « *Je suis arrivée, il y a 4 ans dans un grand ensemble HLM, je me suis dit, je verrai tout le monde. Naturellement, pas chez eux, car il faut toujours être discret, mais je saluai tout le monde. Maintenant sur les 10 étages, il n'y a qu'une personne qui soit rébarbative. Mais je me suis jurée que je l'aurai par un sourire. Il faut beaucoup de patience, il faut aimer beaucoup pour qu'on vous aime un peu. Quand j'aurai le sourire de la dernière récalcitrante, je vous promets que je vous l'écrirai.* »

Le PARISIEN LIBERE. 24 avril 1970.

Vendredi 24 avril 1970 spécial métro LE PARISIEN P 23



LE BONHEUR C'EST L'AMOUR disent les femmes. QU'EN PENSENT LES HOMMES ?

« Le bonheur c'est l'amour » disent les femmes heureuses. « L'amour suffit à tout. »

Mènie Grégoire a posé aux hommes la question : « Et pour vous, est-ce que cela suffit ? »

L'HOMME. — Oui, je crois que le bonheur d'un couple, c'est l'amour, mais dans la mesure où l'on y trouve l'épanouissement de sa personnalité, dans la mesure où chacun se perfectionne l'un par l'autre.

M.G. — En somme, vous dites la même chose que les femmes, mais en réfléchissant plus loin.

L'HOMME. — En ajoutant que l'amour est rare. On arrive au mariage insuffisamment préparé et insuffisamment épaulé. Même pour aimer, il faut se dépasser soi-même. Et

l'amour, ne se prêtait pas à son mari; elle se donnait vraiment. Elle était heureuse. Est-ce que vous croyez que lui, pour être heureux, devrait aussi se donner totalement, ou seulement se prêter ?

L'HOMME. — Je crois qu'au début, il fallait qu'il se donne totalement, mais qu'ensuite, il fallait qu'il se garde un peu alors pour les enfants et aussi pour les autres.

M.G. — Vous avez parlé des enfants d'abord. C'est très important pour vous ?

L'HOMME. — Pour moi c'est un des buts du mariage : l'épanouissement et aussi le prolongement de l'amour.

M.G. — Si vous n'aviez pas eu d'enfants, vous vous estimeriez moins heureux ? Pas heureux tout ?

L'HOMME. — J'estimerais que je suis frustré... non que je veuille dire que les enfants m'aient donné toute satisfaction.

M.G. — C'est une autre histoire. Mais vous avez des enfants, c'est-à-dire que vous vous prolongez. Vous savez que vous ne mourrez pas tout à fait.

Croyez-vous que l'amour peut durer s'il n'y a pas des enfants pour le cimenter ?

L'HOMME. — Non, je ne crois pas. Et puis la vie c'est plus que cela. Pour être heureux il faut être d'accord avec sa conscience, être vrai avec les autres, mais surtout être vrai avec soi-même.

M.G. — Voilà deux fois que vous parlez des « autres ». Qui sont les autres pour vous ?

L'HOMME. — Oh ! les autres... Je suis visiteur de prison, alors.

M.G. — En somme, l'amour pour vous, c'est un tremplin,

il faut en faire quelque chose.

L'HOMME. — Oui, et je crois qu'il faut avoir reçu un peu pour pouvoir donner beaucoup.

Autre voix d'homme sur l'antenne :

« Je ne pense pas qu'un métier raté soit compensé par l'amour... mais un amour raté peut être compensé par un métier réussi »

M.G. — Bonjour, monsieur. Vous avez tout entendu ? Est-ce qu'il vous reste quelque chose à dire ?

L'HOMME. — Oui, pas mal. Je pense que l'amour qui se limite au quotidien ne satisfait absolument pas le primordial.

M.G. — Je voudrais savoir ce qu'est le primordial ?

L'HOMME. — Le primordial, ce sont les grandes options du couple.

M.G. — Alors ? Un dialogue les yeux dans les yeux ?

L'HOMME. — Oui, mais pas seulement cela. Une ouverture du couple sur l'extérieur. Je vais reprendre la formule de Saint-Exupéry : « Pas se regarder l'un l'autre, regarder en

exigeante de l'égalité, de la similitude entre la femme et l'homme.

L'HOMME. — Je pense qu'on arrive de plus en plus à cette similitude. Je ne vois pas pourquoi l'homme serait le mâle régissant et garderait sous sa domination une femme qui doit rester au foyer en disant merci pour les enfants qu'il lui a faits.

M.G. — Votre bonheur à vous ?

L'HOMME. — Mon bonheur, je le conçois sur deux voies qui doivent marcher ensemble : l'amour de mon métier et, ensuite, l'amour de ma femme. Je ne pense pas que l'un doive marcher sans l'autre.

M.G. — Si vous étiez maître,

Editorialiste à *France-Soir* (1977-1998)

En 1977 et 1978, Menie Grégoire publie dans le journal *France-Soir* une rubrique hebdomadaire intitulée « *Propos de femmes* » sur les sujets évoqués dans ses émissions ou liés à l'actualité.

De 1981 à 1986, pour le *Figaro-Magazine*, elle renoue avec des articles plus longs consacrés à des personnes ou des faits de société et même quelques portraits de célébrités, comme Joan Baez en mai 1984 et Barbara Cartland en janvier 1985.

TOUS ET TOUTES

LE "DOCTEUR" JOAN BAEZ SE CONFESSE A MENIE GRÉGOIRE

FRANCE-SOIR
5 MAI 1984
MAGAZINE

■ Non, je ne me suis jamais intéressée à la chanson, à ses stars et ses idoles (je suis sans doute née trop tôt) ; je ne connais que celles qui ont touché mon cœur et ça en fait très peu. A côté de Piaf et de Mouloudji, il y avait Joan Baez... Joan Baez, parce qu'elle n'est pas seulement une voix admirable, mais aussi une personne, un être rare et un message. Je suis donc allée la voir à San Francisco. Elle est apparue dans le salon du consul de France, longue, fine et douce,

« putain » des foules innocentes. J'ai voulu savoir comment, en plein succès, elle s'est rangée pour toujours du côté des victimes, affrontant la prison, organisant des marches, se dressant contre la guerre près des objecteurs de conscience, allant visiter Sakharov au goulag avec des lettres de sa fille, accueillant les « boat-people » en Thaïlande, créant un institut d'aide au tiers monde, une école de non-violence, et militant au sein d'Amnesty international. Et puis je voulais

et contre le nucléaire.
Menie Grégoire : Mais vous êtes très populaire en France, vous l'avez touché du doigt à Paris. Et si vous l'êtes, c'est précisément parce que vous êtes engagée. Comment se fait-il que ce soit si rare parmi les vedettes ?
J.B. : Vous savez, ici l'engagement coûte très cher. C'est pour cela qu'on se contente d'habitude de donner de l'argent. Mais je continue à croire que j'ai eu raison, malgré les lettres d'insultes, les articles incendiaires et la

Divorcée : plus d'homme dans sa vie. « Le mariage, ça n'était pas la réussite », paraît-il ! Un fils de quatorze ans qui part en « high-school »... Libre en somme pour son œuvre.)
M.G. : Pour quoi combattez-vous, au fond ? (Elle réfléchit avec intensité, choisit ses mots avec soin.)
J.B. : Je veux lutter contre les cruautés qui assaillent le monde de partout. Je ne veux rien avoir de commun avec la grande paranoïa des Etats, la course à la bombe et aux mitrailleuses, les prisons politiques où qu'elles soient... Après cela, elle me parlera longuement de son œuvre, de l'équipe qui l'entoure, de son Institut. Et je l'admire, avec son air doux et obstiné, ce beau visage espagnol sur le châle rouge, drapé comme à la corrida. Et je me dis qu'elle a eu sans doute une chance : cette voix. Mais le reste, elle l'a fait seule. Et combien d'entre nous ne sauront jamais s'ils en ont une ? Combien essaieront seulement de le savoir, sans soutien, sans aide, sans aucune sollicitation ? Et combien auraient la force de se répéter tout seuls, à dix ou à onze ans : « Peu importe si cela ne sert à rien, je travaille et j'aurai toujours essayé de sortir de là. » Cette attitude, c'est déjà celle qui la dressera plus tard contre les puissants, près des prisonniers, des aveugles, des chômeurs et de tous les malheureux, pour changer le monde ! Elle n'a pas changé le monde, hélas ! Mais l'héroïne de la révolte a reçu le prix Jefferson, avec le titre si beau de : « docteur en Lettres humaines ». Elle vient souvent en France mais en vacances. Elle parle français, parce qu'un jour elle l'a décidé. Elle l'a appris en deux ans. Je la quitte, elle m'embrasse et elle me souffle : « Il faut y croire pour ne pas perdre ses illusions. »



Dans le salon du consul de France à San Francisco, Joan Baez se confie à Menie Grégoire.

dans une robe sage, noire et rouge, casquée de cheveux courts. Classique. Rien, plus rien de la « madone des hippies », et tellement plus belle dans cet apaisement que dans les oripeaux agressifs des années 60 ! Belle surtout de son apaisement intérieur, à l'âge où l'on est enfin soi-même. Je voulais savoir d'elle par quel miracle elle avait échappé au sort commun de ceux qui réussissent : fric, music-hall, épate, course à la pub, à la mode, à la violence, et raccologe un peu

savoir comment cette petite fille paresseuse et bourgeoise avait pu devenir l'image de la révolte ou de la défense des opprimés. Quand elle est entrée, donc, avec son sourire paisible, une grande chaleur, une sorte de paix s'est répandue dans le salon, et c'est elle qui a commencé à parler :
Joan Baez : Vous savez, je ne suis pas très intéressante. Je ne suis pas grand-chose en Amérique, on ne me pardonne pas d'avoir pris position contre la guerre du Viet-Nam

baisse des ventes. Je ne crois pas qu'on puisse chanter seulement pour de l'argent... Dès l'instant où vous commencez, vous perdez votre âme !
M.G. : Les vedettes savent-elles pourquoi on s'attache à elles si passionnément ?
J.B. : Pour moi, oui : je crois qu'on m'aime parce qu'on sait que je ne mens pas. (Elle vit en effet dans une maison charmante, mais petite. N'a pas de fortune, pas de domestique, pas de train de vie, et ne sort pas, ou peu.

Menie GRÉGOIRE

72

Menie Grégoire toujours à l'écoute, mais à France-Soir

Le 11 juillet 1986, Menie Grégoire dit aux milliers d'auditeurs.trices de RTL sa dernière chronique.

« Je ne viens pas vous faire une chronique, mais des adieux. Depuis 19 ans, je vous parle tous les jours. Pendant 15 ans, je vous ai écouté témoigner de notre vie collective et des changements de notre société. Vous m'avez fait une confiance qui m'a bouleversée et illuminée ma vie. Vous m'avez écrit près d'un million de lettres et téléphoné à plein standard tous les jours pendant 15 ans. J'ai tout gardé.

Vous ne m'entendrez plus sur RTL mais le fil de confiance n'est pas rompu. Vous pouvez m'écrire, je suis toujours là pour vous et vous me retrouverez. Je vous le promets autrement. Je reste avec ceux qui m'ont tant apporté et je vous dis merci. »

Le 12 novembre 1986, l'annonce paraît dans *France soir*.



**MENIE
GREGOIRE
VOUS
PARLE** 

Vous qui m'avez si fidèlement écoutée, je vous avais promis que vous me retrouveriez. Eh bien! Ce sera bientôt et tous les jours dans France-Soir.

Ecrivez-moi! Je veux pouvoir rester informée grâce à vos témoignages et vous parler de votre vie, comme nous l'avons toujours fait.

Menie Greg

Bientôt dans « France-Soir »

Du 15 novembre au 31 décembre 1986, Menie Grégoire publie des éditoriaux quotidiens, comme celui-ci le 8 décembre 1986.



MENIE GREGOIRE

Mourir à vingt ans... Et mourir pour quoi?

TOUTES nos sociétés, à travers l'Histoire, ont vu mourir leur jeunesse pour des « idées ». Des millions en 1914-1918 pour reprendre l'Alsace et la Lorraine. Des centaines de mille dans les camps nazis pour défendre leur âme et conserver l'espoir. Mais il faut une bien grande idée pour valoir une vie.

L'idée qui court secrètement en France, celle dont se réclamaient tant de jeunes la semaine dernière sur nos écrans, c'est celle de la « révolution ». Une idée qu'on leur a appris à vénérer dans leur classe d'histoire. Or on y apprend bien mal ce qu'est une révolution : toutes les révolutions sont violentes, sanglantes, injustes. Ceux qui y meurent sont rarement coupables, ce sont les innocents qui pâtissent. On pleure aujourd'hui sur une seule victime, mais nos manuels n'ont pas une larme pour des milliers de guillotinsés sans jugement.

Un geste suffit

Au départ d'une insurrection, il y a toujours une foule qui manifeste. Une foule innocente, car manifester c'est faire

connaître son opinion, hors des consultations officielles et c'est légal. Mais dès qu'une foule envahit Paris, fût-ce dans la joie innocente de jeudi dernier, elle est rapidement truffée d'inconnus à couteaux et à matraques. Elle les attire et l'« effet foule » les absorbe.

Vous ne les voyez pas, mais ils excitent les manifestants et la foule prend alors des allures menaçantes. Un geste, un coup de tête et les éléments troubles incendient une voiture, brisent une vitrine, jettent des pierres. Au premier heurt, la foule innocente fait bloc avec les violents qui n'étaient au départ que des corps étrangers. Alors les nerfs craquent et tout se déchaîne.

J'ai peur des foules : jeudi à la nuit, je sentais venir le drame à des riens : l'excitation, le ton qui montait, le style des slogans. Il ne s'agissait déjà plus de « manifester » une opinion, mais d'exciter et de réclamer un pouvoir, ce qui n'est pas légal. Alors, les philosophes, les théoriciens, les politiques se sont déchaînés sur nos ondes et nos écrans, jetant de l'huile sur un feu qui déjà flamboyait, attaquant le pouvoir légal. La « manifestation » avait alors changé de sens : elle devenait une « insurrection ».

On n'a pas appris à l'école le mécanisme dangereux et inéluctable des révolutions qui ne savent jamais au départ où elles vont. Comment nos enfants le sauraient-ils puisqu'on a fait chez nous de la révolution la plus grande gloire de notre peuple ?

Pourtant, ce que nous enseigne l'histoire à propos des révolutions est terrible. Au départ, en 1789, il y avait une foule qui déambulait dans Paris pour réclamer du pain. Mais des forcenés se sont glissés au milieu de braves gens qui n'avaient pas l'intention d'aller voler des armes, d'envahir l'Assemblée, de forcer les grilles de Versailles ni de promener des têtes au bout d'une pique.

Sauvagerie civilisée

Il est facile de lancer un mouvement de foule. Mais quand il devient violent, on ne sait plus comment l'arrêter, ni qui peut le faire, car il se génère lui-même. C'est ce qu'on apprend quand on fait de

l'histoire. Même la victoire d'une insurrection n'arrête pas la violence : c'est trois semaines après qu'on eut proclamé la République et emprisonné le roi qu'eurent eu lieu les atroces massacres de Septembre, où furent égorgés dans les prisons plus de deux mille innocents, et que fut dressé un échafaud sur la place de la Concorde. La violence victorieuse libère la sauvagerie des êtres civilisés.

On avait pris l'habitude, depuis 1981, de manifester dans les rues pour proclamer des opinions, des refus, des doléances. On a cru que c'était sans danger parce que deux millions de personnes, en juin 1980, on défilé et se sont retirées dans le calme. Mais c'était un miracle. Toute foule est dangereuse. Et ceux qui, dans l'ombre, ont aidé, soutenu, financé, lancé dans les rues nos enfants, puis vont recommencer mercredi, portent une lourde responsabilité.

Non, on ne doit pas mourir à vingt ans, même pour être digne des héros de l'histoire.

Menie Grégoire

En 1987, Menie Grégoire intervient de plusieurs manières : quelques articles pleine page intitulés *Enquête* ou *dossier du jour*, mais elle choisit d'aider plus concrètement un lecteur, dont le cas lui paraît particulièrement intéressant. Ce qu'elle fera à 4 reprises de mai à octobre 1987.

« Trouvez-moi du travail ». 15 mai 1987 et la réponse, le 21 mai 1987.

La B.A. de Menie Grégoire

C'est une nouvelle rubrique qu'inaugure Menie Grégoire. Sensibilisée par certains problèmes douloureux, dramatiques même, elle a décidé de faire sa B.A. (Bonne Action). Elle veut venir en aide à ceux qui sont en pleine détresse. Aujourd'hui, c'est le cas d'un chômeur de trente-sept ans qui supplie qu'on lui trouve un travail. Employeurs, lisez cette confession. Elle est bouleversante. Aidez Menie à trouver une solution.



« Trouvez-moi du travail »

Jacques Dupas (37 ans) veut « remonter la pente pour redevenir un homme »

Il s'appelle Jacques Dupas. Il a trente sept ans. Il m'a appelé longuement, de Paris, et m'a dit ceci :

« Je suis chômeur. J'étais vendeur en équipement ménager, j'ai démissionné bêtement bêtement pour suivre ma femme qui avait trouvé du travail dans le midi. Et puis je n'ai rien retrouvé, ma femme m'a lâché et a demandé le divorce. »

« J'ai tout essayé pour retrouver un travail, et n'importe lequel : les A.N.P.E., les annonces, les services de la ville de Paris. J'ai passé tests et visites pour être éboueur. J'ai un bon dossier, mais on me dit qu'il faut sept à huit ans d'attente. J'ai travaillé à Emmaüs, dormi sur les

quais, attrapé la gale dans des foyers, je me suis proposé au noir chez des artisans. J'ai fait du porte à porte, j'ai eu un contrat de deux mois seulement aux P.T.T. Je voudrais créer un service de nuit pour nettoyer le métro, mais comment me faire entendre et par qui ? »

« Aujourd'hui, je couche dans une arrière boutique chez des amis car je ne veux pas devenir clochard, ni truand, ni paumé et je ne veux pas me foutre en l'air. Mais je suis au bout du rouleau. Pourtant je suis sûr qu'il y a des choses à faire. »

« Trouvez-moi du travail. Avec du travail, tout le monde peut remonter la pente et redevenir un homme. »

Voilà ! Il est en règle, sans rien sur la conscience, il est seulement un individu tout seul, perdu dans la masse des 2.600.000 chômeurs. Ni les services officiels, ni les filières normales n'ont rien pu pour lui. Il ne reste que la solidarité. Est-ce que vous pouvez faire quelque chose ?

C'est un appel que je vous lance. Croyez-moi, on ne peut pas rester insensible quand on a entendu cette voix-là. Il n'est pas le seul, bien sûr, mais n'en sauverait-on qu'un, ce serait un homme de sauvé.

ÉCRIVEZ-MOI

Pour le cas de Jacques Dupas ne me téléphonez pas mais écrivez-moi, s'il vous plaît.
Menie Grégoire «France-Soir»
100, rue Réaumur
75060 Paris cedex 02

QUATRE - DH - Jeudi 21 mai 1987

La B.A. de Menie

Jacques Dupas a trouvé du travail

Samedi dernier, je lançais un appel pour trouver du travail à un chômeur de 37 ans, Jacques Dupas, à bout de course et à la rue.

Eh bien, ça y est ! Merci ! Il a été embauché. J'avais quatre offres. Les autres serviront, rassurez-vous ! Vous avez aussi proposé de faire une collecte, l'un de vous de le loger en attente d'une première paye. Merci encore, mais le plus important, c'était de trouver un travail parce que, seul, un travail vous sauve durablement. Il faut continuer ici à s'entraider dans la mesure du possible, car les services officiels ne suffisent jamais. Le chômage n'est pas le seul problème qui tombe dans votre gros-courrier. En voici un autre, terrible :

« Trouvez-moi un logement J'ai sept enfants »

Mme Ménie Grégoire, J'ai vu votre annonce dans « France-Soir ». Alors je me permets de vous écrire mon problème. Voilà, j'ai été expulsée le 16 avril avec mes sept enfants. J'ai fait des demandes de logement, mais jusqu'à maintenant, toutes les réponses ont été négatives. J'ai trois enfants qui

vivent à droite et à gauche, ainsi que mon mari et je suis actuellement avec les quatre autres chez une dame qui a aussi des enfants, mais elle ne peut me garder que jusqu'au 30 mai. Pouvez-vous m'aider à trouver un logement de TYPE F5 ou F4 ?

Mme PESCHET
(93150 à BLANC-MESNIL)

• • •

J'ai eu Mme Peschet au téléphone. Voici l'histoire : on l'a en effet expulsée de son H.L.M. pour non-paiement de son loyer : 2.500 F par mois. Son mari en gagne 4.000 et, avec les allocations familiales, ils sont neuf à manger tous les jours.

Elle a écrit au maire plusieurs fois sans recevoir de réponse et vu l'assistante sociale sans succès. On a déménagé ses meubles par les fenêtres du premier étage sans aucun ménagement, devant de nombreux témoins. Ce qui en reste est hébergé à droite et à gauche. Un des enfants est handicapé moteur, en chaise roulante. L'aîné, seize ans, ne travaille plus à l'école depuis l'expulsion.

Celle qui l'héberge ne la connaissait pas. Un jour, elle a découvert que sa fille, qui était à la même école que les enfants Peschet, lui avait pris de l'argent. Elle l'a interrogée et la petite a avoué en pleurant que c'était pour donner à une amie qui « sans ça, irait à la D.D.A.S.S. » Alors, cette femme de cœur a ouvert sa porte et logé gratuitement la mère et les plus petits.

Que cela se passe en France aujourd'hui, ce n'est pas possible, il faut faire quelque chose. Aidez-moi !

De mai 1987 à novembre 1988, sa rubrique éditoriale s'intitule *L'opinion de Menie Grégoire*. Elle peut être publiée seule ou en confrontation avec un article écrit par un journaliste, comme ce fut le cas le 2 juin 1987.

Bruno le mal-aimé (19 ans) ne pouvait sortir de chez lui que trente minutes par jour

De notre corr. particulier
Jean-Michel JEANDON

NANCY
C'EST la stupéfaction à Rosières-aux-Salines, une petite cité ouvrière des environs de Nancy, depuis que l'on a appris ce qui se passait chez les Jacquemin : Bruno, un garçon de dix-neuf ans et demi, était enfermé par ses parents dans une chambre aux volets clos. Sale et amaigri, il a dû être hospitalisé.

Ses parents, Lucien-Henri Jacquemin, cinquante et un ans, ouvrier au chômage depuis plusieurs années, et son épouse Jocelyne, quarante ans, ont été écroués pour « voies de fait avec préméditation ». Le juge Hartmann semble donc exclure la séquestration au sens propre du mot.

C'est la « rumeur publique », fort insistante depuis quelque temps, qui a permis aux gendarmes de mettre un

Ses parents ont été écroués

terme à cette pitoyable affaire.

Bruno a-t-il été frappé ? A-t-il été privé de nourriture ? Ses parents le contestent : « C'est dans sa nature d'être maigre... », ont-ils expliqué au magistrat.

Bruno avait déjà commis quelques larcins, dont le vol de bicyclettes, délit mineur qui était d'ailleurs resté sans suites judiciaires. Était-ce l'une des causes de cette punition que la justice a estimée trop sévère ?

Mais, si, comme le disent plusieurs voisins, Bruno était le mal-aimé des cinq enfants de la famille, pourquoi ses frères et sœurs n'ont-ils rien dit : peur, honte, solidarité avec les parents, égoïsme ?

« C'est trop dur »

Pourquoi Bruno ne s'est-il pas révolté ? Ou n'est-il pas parti ? Il pouvait sortir une demi-heure chaque jour. En fait, il est sans doute comme beaucoup de ces enfants mal-traités, un être plus faible

que les autres, en quête constante de l'amour de ses parents, espérant inconsciemment qu'un jour les choses changeront.

Bruno était traité de fainéant par sa mère. Selon des voisins, « il se faisait toujours engueuler. » Après quelques emplois très vite abandonnés, deux jours par exemple chez le boulanger : « C'est trop dur », avait-il dit. Il errait constamment dans les rues, l'air triste et abattu. C'est justement son absence pendant plusieurs semaines qui a fini par éveiller l'attention des habitants de Rosières-aux-Salines.

L'opinion de Menie Grégoire

ON ne s'étonne pas qu'un enfant martyr ne se plaigne ni se sauve : pour un « petit », les parents ont toujours raison quoi qu'ils fassent, et la vie qu'il vit est la seule qu'il connaisse. Elle est donc la norme. Mais à dix-neuf

ans, pourquoi accepte-t-on ce qu'on sait « anormal » ?

Pour une fois, je ne crois pas que la réponse psychologique suffise. Certes, les parents restent souvent la « loi » plus longtemps qu'on ne le

croit, mais, actuellement, les conditions économiques et matérielles y sont étrangement mélangées. Si, à dix-neuf ans, on n'a ni métier ni aucun moyen de se loger et de survivre ailleurs, on n'a pas vraiment le choix de subir ou de partir.

En 1988, Menie Grégoire continue à intervenir par le biais du courrier des lecteurs grâce à des exemples qui ont une portée plus universelle, comme la solidarité ou la laïcité.

C'est un scandale!

Par
Menie
Gregoire



Six semaines de jeûne par la faute d'un voleur

L est 15 heures. Mademoiselle L... sort du métro Michel-Ange. Elle a soixante-dix-sept ans et habite à proximité, dans une chambre de bonne, depuis vingt-sept ans.

« Je montais l'escalier lentement car je ne suis pas jeune. Trois hommes sont arrivés, je n'ai pas eu le temps de les entendre venir, ils ont monté quatre à quatre et au passage m'ont arraché mon sac à main. J'ai crié : "Au secours, mon sac !" » Autour de moi, personne n'a bougé. Les automobilistes stoppés au feu rouge à deux pas de là ont jeté un coup d'œil indifférent. Et savez-vous, Menie, ce que m'a dit une dame qui montait tranquillement derrière moi, d'un ton protecteur : "Mais voyons, Madame, il ne faut pas sortir toute seule à votre âge."

Il y a des milliers de femmes seules qui doivent sortir par nécessité. En plein jour, à 15 heures, peut-on lui faire reproche d'avoir pris un risque ?

Le plus grave, c'est que Mademoiselle L... venait de toucher sa pension à la banque et qu'elle entame aujourd'hui sa sixième semaine de semi-jeûne, faute d'argent.

Scandaleux. Parce que banal : banal qu'une vieille dame se fasse arracher son sac à main dans Paris. Banal qu'on s'attaque toujours à elles et pas aux hommes. Banal qu'aucun spectateur ne bouge et n'ait un geste ni un mot d'humanité. Banal que les vieilles gens soient seuls, sans amis ni personne pour les assister

quand ils en ont besoin. Banal aussi qu'ils ignorent et que nous ignorions tous ce que la société prévoit pour eux.

Mademoiselle L... ignore qu'une personne âgée qui fait un retrait d'argent peut demander des « accompagnateurs assermentés » de la Ville de Paris, en allant au bureau d'aide sociale de sa mairie. Je pense qu'elle l'ignore encore et que personne ne le lui a dit ; c'est bien cela qui me paraît scandaleux.

Car le vrai scandale, aujourd'hui, c'est que l'organisation sociale est beaucoup plus complète et généreuse qu'on ne le croit et qu'on ne le sait. Mais pour en bénéficier, il faudrait une information du public que personne ne fait. Il faudrait de tout autres rapports humains entre les « gens ordinaires » et ceux qui sont chargés, derrière les bureaux, de les aider.

Ce qui me révolte, dans cette histoire, c'est que Mademoiselle L... aurait pu, aurait dû rentrer chez elle sans encombres et se nourrir à sa faim pendant trois mois si quelqu'un lui avait simplement dit à temps, au coin de la rue, chez le boulanger ou dans son escalier : « Mais passez donc la veille à la mairie, on vous protégera ! »

Mais comme je suis insatiable côté cœur, même cela ne me suffirait pas : je voudrais, pour que cessent les scandales, que ceux qui croisent chaque jour Mademoiselle L..., ses voisins, ses fournisseurs, lui disent bonjour, lui sourient et lui parlent de temps en temps.

ÉCRIVEZ-MOI
Vous avez un problème, un sujet de société vous préoccupe, écrivez-moi :
Menie Gregoire France-Soir
100, rue Réaumur, 75060 Paris cedex 02

Porc et Salut!

FAUT-IL rire, faut-il pleurer, de ce prétendu « scandale » qui court comme une « rumeur » ?

« Madame, la municipalité "rose" de Marseille et celle "rouge" de Malakoff, et bien d'autres encore dans notre douce France, ont décidé de ne plus servir dans les cantines scolaires ni viande de porc, ni jambon. Coran oblige ! Que deviendront les producteurs de porcs, et la pauvre France, fille aînée de l'Eglise ? »

Méfiant, j'appelle les mairies incriminées : on me rit au nez. « Mais si, on sert et servira porc et jambon. Mais aux petits musulmans, qui sont en effet très nombreux, on sert toujours autre chose. »

Les producteurs de porcs peuvent dormir tranquilles, ce ne seront pas les écoles qui les mèneront à la ruine !

Je reste pourtant songeuse : les interdits religieux, on les connaît en France. Il n'y a pas si longtemps, les petits catholiques ne mangeaient pas de viande le vendredi.

Que faisait-on alors dans nos écoles ? J'appelle l'Archevêché et le Consistoire. « Mais oui, les écoles françaises servaient du poisson le vendredi. »

Et ça ne choquait personne. Quant aux Juifs de stricte observance, le rite est si compliqué qu'il leur faut encore aller dans les écoles juives.

Alors, est-ce « anormal » de respecter la liberté de conscience qui reste l'un des principes les plus sacrés de notre pays et qui garantit notre liberté de penser et de vivre selon notre conscience ?

Menie GREGOIRE

Pendant presque une dizaine d'années, de 1989 à 1998, elle répond quotidiennement aux lecteurs et aux lectrices de *France-Soir* comme elle le faisait à la radio sur RTL.

LE 23 juin 89
**COURRIER
PAR MENIE
GREGOIRE**

Pourquoi les publicités pour les produits ménagers semblent-elles toujours ne s'adresser qu'aux femmes ? Ce ne sont pas les femmes aujourd'hui qui doivent faire tout le ménage et tout le boulot à la maison. Je vous demande de publier ma lettre et je vous demande pardon pour les fautes, mais je suis pressée.

Aude, 12 ans (Paris)

Une seule faute d'orthographe, chère Aude ! Bravo donc pour tout, et surtout pour le courage de vos opinions ! C'est vrai que, malgré dix ans de combat féministe (ce combat qui est celui de la génération de votre mère), les travaux ménagers sont fort peu partagés par les hommes et si la publicité n'ose pas nous montrer vos pères en tablier à bavette, c'est parce que les Françaises n'ont pas vraiment envie de voir déviriliser leurs jules ! Il est possible que, lorsque vous commencerez à sortir, vous soyez moins ferme sur vos principes (qui sont pourtant parfaitement respectables).

On aimerait savoir si votre papa se fait servir par votre maman quand elle rentre du travail, si elle demande à vos frères d'aider à mettre le couvert et, en général, si dans la famille on tient la balance égale entre les filles et les garçons. Parce que tant que ce ne sera pas fait dans la majorité des familles, les pubs continueront à n'être que ce qu'elles sont : le reflet de nos mœurs et de nos habitudes.

Ecrivez-moi, Menie Gregoire,
« France-Soir »,
65, rue de Bercy, 75012 Paris.

LE 24 juin 89
**COURRIER,
PAR MENIE
GREGOIRE**

Le mercredi 12 juillet prochain, les enfants du centre aéré voisin viendront offrir un goûter aux pensionnaires de notre maison de retraite, pour renouer, pendant un instant, des liens qui sont ceux de la vie même, entre les tout-jeunes qui s'éveillent et les plus âgés... qui s'endorment ! Nous voudrions faire adhérer à notre idée le plus grand nombre possible de maisons de retraite et, pourquoi pas ? Créer l'an prochain une journée nationale de la « chaîne des générations ». Nous avons accepté une mission ; il me semble indispensable de conserver les liens naturels qui unissent les plus jeunes aux plus âgés.

Le Directeur.
Maison de retraite
de Selles-Saint-Denis

Oh ! Oui, monsieur, on ne pense qu'à ça quand on réfléchit à cet allongement tout neuf de la vie humaine. Il n'a de sens et de valeur que si on reste avec les autres. Ces dix ans de plus, si on doit les vivre à part, comme « en trop », ce n'était pas la peine de nous les offrir !

Ce que vous faites et ce que vous projetez, « le brassage des âges », a été déjà largement expérimenté par des associations américaines, qui ont réfléchi à ses conséquences. Et savez-vous à qui cette rencontre profite le plus ? Aux enfants, qui appréhendent dès le départ la vie tout entière et qui acceptent ainsi le déroulement de « l'âge dans tous ses états ». Je souhaite donc que ces quelques lignes tombent sous les yeux de beaucoup de responsables et que votre geste soit un exemple.

Ecrivez-moi, Menie Gregoire,
« France-Soir »,
65, rue de Bercy, 75012 Paris.

LE 26 juin 89
**COURRIER
PAR MENIE
GREGOIRE**

Le laxisme qui règne au sujet de la triche scolaire ne date pas d'aujourd'hui.

Je me souviens, il y a vingt ans, avoir dû affronter les parents d'une élève de seconde, « des huiles » de la ville, dont la fille avait triché. J'avais fait simplement recommencer l'épreuve et la seconde note de la demoiselle était évidemment beaucoup moins brillante que la première. Les parents m'ont déclaré que la triche existait dans tous les lycées, que j'étais une « vieille cloche », et qu'il leur suffirait de faire agir leurs relations pour que je saute ! Une autre, pourtant enseignante, m'assurait qu'on pouvait admettre la triche au moment des moyennes et que j'étais « ringarde ». Tout cela me conduit à penser que dans bien des domaines, sports, politique, showbiz, etc., il n'y a pas lieu d'avoir d'idoles. Elles ont les pieds bien fragiles. Mme A. (77)

Nous sommes en pleine période d'examens, avec leurs vieilles traditions de triche organisée, ce jeu de chat et de souris où les candidats perdent plus de temps à inventer des systèmes compliqués qu'à apprendre tout simplement les bases qui leur seraient si utiles toute leur vie.

Je suis comme vous, chère Madame : on ne m'enlèvera pas de la tête que les parents sont responsables. S'ils surveillaient mieux leurs enfants et leur apprenaient à travailler à la maison, non seulement ces chers petits auraient moins besoin de tricher, mais on compterait sûrement moins de jeunes chômeurs.

Ecrivez-moi, Menie Gregoire,
« France-Soir »,
65, rue de Bercy, 75012 Paris.

AGENDA

La dernière « coupure de presse » conservée par Menie Grégoire concernant sa rubrique courrier date du 6 juin 1998. On lui pose deux questions : celle de l'égalité de la garantie de l'emploi entre le secteur public et le secteur privé et les emplois « fictifs » des hauts-fonctionnaires. Si elle répond de manière quasi juridique à la question en expliquant la notion de mise en disponibilité pour un fonctionnaire, elle termine de manière plus élargie en posant la question de l'emploi.

« Maintenant qu'est-ce qu'un emploi aujourd'hui ? Emploi et travail ne sont plus synonymes : Travail signifie occupation, emploi signifie salaire, retraite et avantages sociaux. Cette scission récente a débuté avec l'année 36. Ce qu'on recherche donc aujourd'hui quand on veut sortir du chômage, c'est moins un travail que cet emploi qui seul assure votre sécurité. »

La presse écrite et la radio sont intimement liées dans l'œuvre journalistique de Menie Grégoire. Ce sont les articles parus dans *Elle* en 1967 et surtout les réactions des lectrices qui lui adressaient un courrier important, qui ont déterminé le format typique de ses émissions de radio.

Lorsqu'elle a débuté à RTL en 1967 dans une émission matinale dite d'économie, ménage et politique, elle était censée répondre aux questions concernant les femmes, or pendant 2 mois, elle n'est pas sollicitée, l'idée lui vient de lire à l'antenne une lettre qu'elle avait reçu au journal *Elle* et d'y répondre comme si l'auteur était au bout du micro. La semaine suivante, on s'adresse enfin à elle, que ce soit par courrier ou par appel téléphonique. Quelques mois plus tard, en septembre 1967, une émission à 15h lui est totalement attribuée et on connaît la suite.

Parallèlement à ses émissions de radio, elle rédige plusieurs articles ou rubriques dans des magazines de presse féminine comme *Femme pratique* ou *Marie-Claire* mais surtout dans des journaux de grande diffusion comme *Le Parisien Libéré* ou *France-Soir*.

Aux cris de la vie de ses lettres et de ses émissions de radio s'ajoute cet autre matériau d'étude constitué de ces milliers de témoignages publiés, dans le journal *France-Soir* pendant une dizaine d'années dans le Courrier adressé à Menie Grégoire.